

JACQUES PERRET

Dans la musette du caporal



le dilettante

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Les Collectionneurs, 1989

Comme Baptiste...

ou *Les tranquillisants à travers les âges*, 1992

François, Alfred, Gustave et les autres..., 1996

L'Aventure en bretelles

suiti d'*Un Blanc chez les Rouges*, 2004

Mutinerie à bord, 2006

Enfantillages, 2009

Jacques Perret

Dans la musette du caporal

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© le dilettante, 2011

ISBN 978-2-84263-686-9

Introduction

La guerre occupe dans l'œuvre de Jacques Perret une place importante. En effet, que ce soit dans les souvenirs (*Raisons de famille*), les récits (*Bande à part*, *Le Caporal épinglé*), les romans (*Le Vent dans les voiles*, *Les Biffins de Gonesse*), les chroniques (*Le Vilain Temps*) ou même les nouvelles et le théâtre, la guerre et la chose militaire constituent la trame de fond ou le prétexte de son récit.

Né en 1901, Jacques Perret est élevé comme dans la plupart des foyers français avec l'idée d'une revanche contre les « Boches ». Trop jeune, il rate de peu un engagement pendant la Grande Guerre, mais voit sa famille largement touchée : son père est rapidement fait prisonnier et son grand frère tué en 1916.

Désormais il recueille l'héritage familial, prêt à payer le prix d'être français. En 1921, il effectue son service militaire au Maroc pendant la campagne du Rif. Son portefeuille le sauvera d'un coup de poignard lors d'un corps à corps. En 1939, quand éclate la Seconde Guerre mondiale, il se porte volontaire et s'engage dans les corps francs. Il est fait prisonnier mais il en refuse la condition car, comme il le confie à un camarade dans *Le Caporal épinglé* : « Qu'est-ce que tu nous crois donc ? Des héros ? On ne m'a jamais dit qu'il fût glorieux d'être prisonnier et le fait de nous compter 1 500 000 n'oblige pas à réviser la présomption de lâcheté qui nous pèse dessus. Va ! Inutile de ruser avec les circonstances et les responsabilités. Il faut la cuver, la honte. » Au bout de la quatrième tentative il réussit à s'évader et devient maquisard et résistant dans l'ORA (Organisation de résistance de l'armée). Quinze ans plus tard, il s'engage publiquement avec son fils, pour l'Algérie française.

« (...) Depuis toujours on m'avait enseigné les privilèges du champ d'honneur et j'y croyais sincèrement. Aujourd'hui encore, en dépit des sarcasmes ou des impostures, en dépit de la réflexion et même tout bien pesé,

j'y crois encore un peu. » (*Raisons de famille*)
Jacques Perret ne s'engage pas par adhésion à une cause partisane. Il s'engage par amour de la patrie, passion de famille incontournable.

Voici, réunis par *Le Dilettante*, quelques textes jamais parus en volume ou inédits. Qu'y a-t-il *Dans la musette du caporal*?

En guise d'introduction, *La mort de mon grand frère* est un des textes les plus beaux et les plus bouleversants qu'il ait écrits. Partant du tableau d'une famille française au début du xx^e siècle, dont l'harmonie profonde n'était pas vraiment troublée par les débats politiques, même vifs : « quelle institution merveilleuse était la famille où sans être d'accord sur rien on peut s'embrasser à propos de tout », il voit la Grande Guerre arriver, et « ces querelles furent aussitôt ramassées comme un jeu de cartes indécent ». On trouvera dans ce texte toutes les raisons de ses motivations futures.

Les quatre articles qui suivent, d'une tournure plus journalistique, sont pour lui l'occasion d'évoquer ses deux années de stalag où, malgré le traumatisme de la défaite et l'humiliation de la captivité, « il restait peut-être en nous de quoi rendre au monde sa vraie politesse » (*Scarlett derrière les barbelés*).

L'Accident du travail peut sembler plus anecdotique. Il lui permet néanmoins de se remémorer longuement et avec amitié ses compagnons de clandestinité, dont les tableaux touchants qu'il dresse annoncent le dernier texte.

Pour Ramos clôt le recueil. Jacques Perret revient sur le héros de *Bande à part*, mais dans un texte beaucoup plus personnel, dans lequel il indique les lieux véritables des échauffourées avec les Allemands. C'est un prétexte qui lui permet d'exprimer « [sa] joie fraternelle et [sa] fierté à évoquer [ses] camarades qui, sortis sans galons d'un dur maquis, sont retournés tout bonnement aux disciplines quotidiennes ».

Bref, le caporal n'en démord pas, et nous rappelle les raisons de ses engagements, payés au prix fort : « La condition française appartenait à nos raisons de vivre et il n'était pas concevable qu'on en mît en doute l'excellence et la nécessité. »

Jacques et Louis Perret,
petits-fils de l'auteur

La mort de mon grand frère

Le 2 août 14 nous étions au jardin à ramasser des prunes quand la nouvelle éclata comme un orage attendu. C'était une grande année de fruits, les guêpes en étaient folles. Il n'y avait pas lieu de surseoir aux confitures. Après tout, le soin des reines-claude n'offensait en rien la gravité de l'échéance ni la dignité de nos angoisses. Il apparut tout de suite, au contraire, que renoncer aux confitures, mettre bas la louche pour se livrer aux soupirs et larmes, c'eût été comme un premier recul devant l'ennemi, une trahison minable. On savait bien d'ailleurs, et d'immémoriale expérience, que la guerre donne faim et que le sucre allait manquer. Il n'y aurait plus désormais ni insignifiantes besognes ni humbles

devoirs. On s'arrangerait pour que l'ordinaire de l'existence fût paré de couleurs héroïques et nous comprenions déjà, nous les enfants, qu'il faudrait quand même se farcir les devoirs de vacances, et s'entendre dire que c'était pour la patrie.

Selon la loi des vacances patriarcales, toute la proche famille était donc réunie dans la maison de campagne. Ce rassemblement saisonnier avait des avantages et des inconvénients. Les adultes y trouvaient moins l'occasion de s'expliquer à merci et au bon air sur un certain nombre de questions plus ou moins éternelles où ils avaient à cœur de perpétuer la querelle des anciens et des modernes. Le rond de famille se formait en lice et les jeux y étaient poussés jusqu'aux apparences de l'irréremédiable. Entamée avec le rôti à propos de cresson, la dispute pouvait mollir au dessert mais se transporter en douce à l'ombre du sapin pour y trouver un deuxième souffle et faire boire aux messieurs jusqu'à la lie un café de toute façon médiocre. Si l'heure du goûter avait sonné la trêve, si les oncles en faux col et panama s'étaient livrés à l'une de ces démonstrations joviales et dont s'émerveillaient les

enfants comme d'un paradis familial, il n'était pas rare qu'après dîner la contemplation sincère des étoiles échouât dans les vasières piégées de la métaphysique d'où surgissait à l'improviste, à propos de Sirius ou de bottes, une allusion à l'affaire Dreyfus. Nous avons connu mieux depuis sans nous émouvoir pour autant. Toujours est-il que les propriétés explosives de cette anecdote n'étant pas encore éventées, de fumants éclats montaient alors jusqu'aux chambres des enfants, et nous comprenions, vaguement, dans le demi-sommeil, quelle institution miraculeuse était la famille où sans être d'accord sur rien on peut s'embrasser à propos de tout.

Il va de soi qu'au tambour du garde champêtre ces querelles furent aussitôt ramassées comme un jeu de cartes indécemment jeté au fond d'un tiroir pour quatre ans. C'est le côté apaisant des grands drames qui étouffent les petits. Encore faut-il avoir le sens du drame et de ce côté-là, dans la famille, nous étions assez doués. À ma connaissance on y cultivait, depuis 70 au moins, l'amour de la patrie comme un sentiment dramatique, obligatoire et satisfaisant. La condition française appartenait

à nos raisons de vivre et il n'était pas concevable qu'on en mît en doute l'excellence et la nécessité. Bien sûr, la majorité républicaine où régnaient les dames ne se gênait pas pour annexer le tricolore aux intérêts mélangés de la bourgeoisie libérale, et le grand-père opinait qui avait servi quelques mois dans les mobiles du Rhône, mais le petit clan réactionnaire avançait Clovis et Jeanne d'Arc, et tout rentrait dans l'ordre. Sur Dreyfus, déchirons-nous, mais sur Fachoda, holà ! Cet amour de la patrie avait rang de vertu première. Nous la voulions civique et théologale aussi bien. Elle nous était enseignée par l'école et par l'Église, moyennant quoi il régnait sur la France comme un esprit de famille ramené à cette convention tacite que toute injure ne venant pas d'un membre de la famille est aussitôt ressentie sinon vengée par trente-neuf millions de neveux et cousins porteurs du nom français. Ce trait de mœurs est aujourd'hui tombé en désuétude et suspicion. Il ressortit au culte primitif de l'honneur, pratique depuis peu réputée inconciliable avec la dignité du genre humain et funeste à son niveau de vie. La démonstration de ces nouveaux principes est en cours.

De tous les hommes de la maison, mon père fut le premier à partir. Il avait cinquante ans sonnés mais, lieutenant d'infanterie territoriale, on avait besoin de lui tout de suite. L'aventure ne le prit pas au dépourvu. L'épée se trouvait sous les robes de ma mère au fond de la penderie, dans sa gaine satinette verte. Le revolver d'ordonnance était rangé dans la cantine avec la tenue de campagne, le règlement d'infanterie, la trousse de toilette et le paroissien romain. Tout était paré pour refaire Gravelotte en mieux, et les clairons sonnaient partout jusqu'au fond de l'Algérie l'heure enfin venue de délivrer l'Alsace et la Lorraine. Mon père n'avait jamais manqué une période militaire et je le soupçonne d'en avoir tiré plus de satisfaction que des vacances proprement dites bien qu'il feignît de nous quitter à regret. De son côté ma mère feignait la résignation quand il partait en période facultative en nous laissant croire qu'elle était obligatoire. C'est le seul trucage qui me soit apparu dans l'existence de cet homme qui était la droiture et la pureté mêmes. Que la vertu soit représentée par l'image du père, la coïncidence est réglementaire, mais c'est quand même une

chance et il faut du temps pour l'apprécier comme il se doit.

Donc il partit en uniforme, képi mou, tunique noire, pantalon rouge et l'épée au côté. Il portait en outre la moustache et la mouche, garnitures facultatives spécialement réservées aux officiers d'infanterie. C'était encore une époque où les gens, même en civil, avaient à cœur de montrer leur condition. À cause de la cantine, il fallut un fiacre. « À Berlin! » s'écria le cocher. Mon père acquiesça, précisant avec modestie qu'il devait gagner cette capitale par la gare Saint-Lazare. Son régiment, le 80^e Territorial, tenait garnison à Saint-Lô. Deux mois après, vêtu comme il est dit, le lieutenant s'avancait dans les Flandres pour y affronter les casqu'à pointe. Je suppose que, de part et d'autre, la rencontre eut lieu comme un rendez-vous promis dès l'enfance et, pour peu qu'il m'en ait parlé plus tard, je crois que l'affaire fut enlevée dans un style assez classique, tel que mon père avait pu la rêver, à cela près qu'elle fut trop brève et qu'il n'eut pas le dessus. Après dix jours de combat d'avant-garde sur l'Yser, il connut en effet l'infortune de se faire dépouiller de ses armes sur le champ

de bataille. Gravement blessé à l'épaule il fut ramassé par l'officier prussien sur lequel il avait déchargé en vain le contenu de son barillet. Nous avons, par la suite, récupéré sa cantine. Elle fait aujourd'hui office de coffre à souvenirs. Il s'y trouve, entre autres, le mince héritage de mon frère tué à l'ennemi deux ans plus tard. Le dernier dépôt y a été fait par mon garçon. Retour d'Algérie où il défendait les frontières du territoire, le petit-fils de l'officier de territoriale a tout naturellement rangé dans la cantine ses petites affaires personnelles avant de repartir, non moins naturellement, sans feuille de route il est vrai, pour le même combat, quoi qu'on dise.

Deux jours après le départ de son père, le fils aîné s'engageait pour la durée de la guerre. Il avait dix-huit ans à peine. Ma mère y avait consenti, comme tant d'autres, le cœur déchiré mais glorieux. La guerre détestable aux mères, aux plus fières, aux plus romaines. Ne leur demandez pas si elles sont jalouses de la patrie, si l'âne vivant est plus cher que le lion mort, c'est une question méchante et quelle que soit la réponse, elle est affreuse. Pour atténuer

l'inquiétude, mon frère accepta de servir dans l'artillerie de campagne, alerte et cavalcadante, mais à peine arrivait-il au front que sa pièce éclatait, faisant un massacre de servants. À cette époque, l'accident n'était pas rare. La fabrication hâtive, les obus tournés par des amateurs et les canons flattés de leur importance imprévue forçaient leur talent. Mon frère, qui était tireur, en fut quitte pour des brûlures au visage qui furent soignées sur place. « Il faut bien s'attendre, disait-il, quand on est boutefeu, à des retours de flammes. » Il aimait les mots qui le faisaient héritier du service des anciens.

Peu auparavant, à la fin de ses classes, en octobre ou novembre, il avait obtenu la permission de venir à Paris se présenter au concours de l'École des Chartes. Mon frère avait une passion pour l'Histoire de France. Ses rêveries d'enfant avaient tourné en vocation. Ardent à vivre dans un passé vivant, il s'émerveillait d'être né dans le plus beau royaume sous le ciel et sa courte existence en fut enchantée jusqu'en ses jours les plus sombres et peut-être bien jusqu'à l'heure de sa mort. On peut dire au moins de lui qu'il n'est

pas tombé sans savoir pour quoi ni pour qui. À dix-huit ans, il avait amassé déjà un petit trésor de connaissances dont il aimait à jouer sans cesse pour surprendre l'écho des vieilles leçons dans les rumeurs du jour et renvoyer le siècle vaniteux se faire dorer chez Pharamond. Plus jeune, il surgissait parfois dans ma leçon d'histoire pour improviser une partie de Marignan et me sacrer chevalier à coups de balai, parmi des chaises agonisantes ; ou alors, c'était Jean Bart qu'il me racontait dans une mêlée de polochons quand nos lits jumeaux en venaient à l'abordage. Un soir d'hiver, il me demanda de lui faire réciter *La Chanson de Roland*. J'avais le livre sous la lampe et lui, avec sa voix en mue qui sortait de l'ombre, c'étaient les preux époumonés sous les quartiers de roc au plus noir de Roncevaux. Voilà pourquoi c'est toujours dans notre chambre que Roland est mort.

Ainsi mon frère est-il passé tout naturellement de l'école à la guerre pour y prolonger dans le vif cette histoire interminable et bien-aimée. Au demeurant, ce n'est pas de sa faute si le programme comportait, cette année-là, une période fichtrement événementielle, comme disent avec mépris les historiens de la

nouvelle vague. En passant par la Lorraine, la Champagne et la Picardie, dans le fracas des batteries qui roulaient par les chemins gaulois et les pavés du roi, mon frère enlevait au trot ses exercices pratiques, saluait les bonnes villes et lieux-dits, évoquait les batailles, les traités, les mouvances, les blasons et les privilèges, les saints et les brigands, les mariages et les sacs. Et tandis que la France inconfortable lui secouait les tripes au tape-cul du caisson, il mettait un peu d'ordre dans les chères et bonnes raisons qui le faisaient concourir dans cette rude épreuve d'histoire militaire.

Cependant les culottes courtes et le cartable me retenaient piteusement dans les limbes scolaires et je n'avais ni le goût ni les moyens de m'y faire une raison. Peu doué pour les études, ma tête légère, qui me faisait passer pour un cancre, batifolait dans ce drame au désespoir de mes proches. L'idée que mon seul devoir était d'apprendre mes leçons et qu'un bon carnet de notes apportait un renfort à nos vaillants soldats me semblait un détestable prétexte imaginé par les parents et les maîtres pour nous maintenir en sagesse et application. « Que chacun fasse son devoir ! » disaient-ils,

n'hésitant pas à jouer sur l'équivoque du mot. J'enviais mon frère et je comptais les années qui me séparaient de l'engagement possible, il en fallait quatre, et je rêvais, le cœur gros, sur les images de Caran d'Ache et de Job où des gamins visiblement illettrés et toujours en récréation battaient le tambour et versaient à boire aux anciens. Les professeurs avaient beau s'ingénier à nous faire passer les subjonctifs de César dans le communiqué officiel, ou la bedaine de Joffre sous la toge du Cunctator, je m'ennuyais, me désolais, me rongerais pour trouver enfin dans la dissipation, au sens purement scolaire, un dérivatif à mon malheur. Les zéros, les heures de consigne, les pistolets à eau, les mêlées dans le ruisseau, telle était ma contribution à la défense nationale. Le proviseur nous appelait mauvais soldats et déserteurs, ce qui n'était pas très intelligent, et ma pauvre mère déjà tourmentée d'inquiétude, s'obligeait encore à s'alarmer d'un petit garçon qui se tenait mal en classe. Écrasé par cet horrible malentendu qui faisait ma conduite indigne de nos héros, j'allais pleurer sur mon cahier devant les petits artilleurs de plomb qui mettaient en batterie sous la lampe à pétrole.

– Ça y est, dit Pillon, qui semble avoir une longue expérience de la mort, et nous couchons Ramos au pied des gros épis.

C'était en bordure de la route N433, à trois kilomètres de Pont-de-Veyle. Après deux jours de calme nous y vîmes passer la première moto américaine.

Table

Introduction	7
La mort de mon grand frère <i>La Revue des Deux Mondes</i> , août 1964	11
Le retour à Berlin du caporal épinglé <i>La Bataille</i> , mai 1948 ; <i>La Nouvelle Revue de Paris</i> , juin 1986	39
Pèlerinage aux barbelés <i>La Bataille</i> , mai 1948 ; <i>La Nouvelle Revue de Paris</i> , juin 1986	47
Scarlett derrière les barbelés <i>Opéra</i> , juin 1945 ; <i>Europe</i> , avril 2008	55
Prisonnier de guerre <i>Prisonnier de guerre</i> , 28 décembre 1948	59
Accident du travail <i>Itinéraires</i> , juillet-août 1982	65
Pour Ramos <i>Revue de Paris</i> , octobre 1945	95